

Tricher n'est pas jouer

La pompe, la carotte, la bidoche, le pognon... Depuis le Moyen Âge, la triche a emprunté diverses techniques et endossé bien des appellations. La journaliste Marie-Estelle Pech vient de lui consacrer un livre passionnant (1). Pas seulement – on vous voit venir – parce qu'il répertorie nombre de savants dispositifs inventés au fil des âges pour se soustraire aux rigueurs des examens. Mais parce qu'il interroge ce chiffre spectaculaire : 70 % des étudiants déclarent avoir triché au cours de leur scolarité. Vantardise ? En partie sans doute. Mais surtout symptôme d'une crise du sens que vous donnez aux évaluations auxquelles vous êtes soumis. Et effet des facilités qu'offre aujourd'hui la technologie.

Pourtant, si l'Éducation nationale fait les gros yeux quand la triche se fait trop visible, comme cela s'est produit en juin dernier lors d'une des épreuves du bac S, elle sanctionne peu. Résultat : au petit jeu du « pas vu, pas pris », le tricheur gagne plus que de raison.

Ce phénomène prêterait à sourire si tout cela se limitait à une blague potache, un pied de nez rigolard à l'autorité. L'ennui, c'est que de « l'école de la triche » à « la société de la triche », il n'y a qu'un pas, guère réjouissant, car il conduit vers un monde de défiance, de petits arrangements avec la loi, au final d'injustices et d'aggravation des inégalités.

Curieusement, lorsque votre génération se mobilise, elle porte, massivement, d'autres valeurs, à commencer par une exigence sourcilleuse de justice et d'équité. Peut-il y avoir un tel écart entre les conduites individuelles et les revendications collectives ? Joli sujet de philo : si le cœur vous en dit, écrivez-nous ce que vous en pensez... et sans copier sur le voisin !

(1) « L'École de la triche », Marie-Estelle Pech, éditions **Éditeur** 2011.

ÉDITO



ÉRIC GARAUZ

EMMANUEL
DAVIDENKOFF
Directeur de la rédaction
edavidenkoff@letudiant.fr
twitter.com/davidenkoff